

Michel de Ghelderode, metteur en scène épistolaire

Rainier Grutman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/2131>

DOI : 10.4000/textyles.2131

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1996

Pagination : 151-161

ISBN : 2-87277-012-7

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Rainier Grutman, « Michel de Ghelderode, metteur en scène épistolaire », *Textyles* [En ligne], 13 | 1996, mis en ligne le 12 octobre 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/2131> ; DOI : 10.4000/textyles.2131

EN UN PEU PLUS DE QUARANTE ANS DE VIE LITTÉRAIRE ACTIVE, Michel de Ghelderode (1898-1962) aurait envoyé quelque vingt mille missives, dont un tiers a pu être récupéré grâce aux recherches de Roland Beyen¹. Dans les pages qui suivent, l'on voudrait scruter les façons dont le social se donne à lire au fil de cet étonnant corpus — assurément parmi les plus riches correspondances du XX^e siècle.

Selon l'hypothèse privilégiée ici, la démarche épistolaire serait essentiellement intersubjective, de telle sorte qu'il n'est pas exclu que se glissent dans les lettres des commentaires qui, par-delà le travail du style, trahissent un travail proprement social. Chez Ghelderode, cela est sensible dès 1929, année marquée en Belgique par des élections législatives qui, suffrage universel aidant, favorisent les partis nationalistes flamands. Ce glissement dans le partage des pouvoirs politiques ainsi que les répercussions littéraires qu'il n'a pas tardé à produire ne sont pas sans intérêt pour l'étude de notre auteur, comme nous le verrons plus loin. Ici, il suffit de noter que cette même année occupe une place prépondérante dans la biographie de Ghelderode, ci-devant Adémar-Adolphe-Louis Martens. Le 12 juillet 1929 paraît dans *Le Moniteur Belge* une notice l'autorisant «à substituer à son nom patronymique celui de : "de Ghelderode", après l'expiration du délai d'une année» (*Corr. II*, p.445 n.2). Bien sûr, Martens n'avait pas attendu cet arrêté royal pour signer «de Ghelderode» sa production épistolaire, laquelle perd du même coup cette transparence biographique qu'on tend à lui prêter. C'est à n'en point douter un écrivain qui parle, dont le «vrai» nom ne figure guère qu'au bas de la requête qu'il adresse le 24 mai 1929 au ministre de la Justice, le libéral Paul-Émile Janson. Il y défend son pseudonyme à noble consonance par le fait que celui-ci est déjà devenu monnaie courante, s'est déjà imposé dans la sphère publique :

L'équivoque de cette double personnalité m'est souvent préjudiciable sur un plan matériel tant que moral. En effet : en qualité de conférencier, signataire de contrats, auteur touchant ses droits, écrivant des lettres à portée publicitaire, participant à des congrès, ou intervenant comme polémiste sur un terrain parfois international, homme public en quelque sorte, il est, pour moi, d'un intérêt urgent que je n'apparaisse plus

¹ Quatre tomes ont déjà vu le jour : *Correspondance de Michel de Ghelderode*. Édition établie, présentée et annotée par Roland Beyen. Tome I : 1919-1927. Bruxelles, Labor, 1991 ; Tome II : 1928-1931 (ibid., 1992) ; Tome III : 1932-1935 (ibid., 1994) ; et Tome IV : 1936-1941 (ibid., 1996). Dorénavant, les références à cette édition ne contiendront que le numéro du tome et le chiffre de la (des) page(s) citée(s). Une version plus courte de notre texte a paru dans les actes du colloque *Lettres des années 1930*. Ottawa, Le Nordir, 1996. L'auteur tient à remercier Paul Aron, Michel Biron et Benoît Melançon de leurs commentaires.

que sous la forme acquise, cristallisation si je puis ainsi dire, de mon activité spirituelle... (Corr. II, pp.148-149)

Or les tracas de l'homme de lettres moderne ne sont pas exclusivement juridiques, tant s'en faut. Toute la symbolique rattachée au nom de plume est en jeu, comme Ghelderode ne manquera pas de le rappeler au politicien à la fin de sa lettre :

Une préoccupation d'inspiration nobiliaire aurait-elle pu naître à l'âge où j'ai choisi mon pseudonyme ? Cette idée ne m'a jamais effleuré !... [...] Si j'ai abandonné le nom trop répandu de Martens, nom sans nul caractère, partant, c'est parce qu'il me fallait imposer à la foule, dont la psychologie à l'égard des noms, titres et enseignes prête à maints commentaires expérimentaux, une signature caractéristique et d'une consonance facile à perpétuer dans la mémoire — gardant néanmoins un arôme racique !... (ibid.)

Devant l'État omniscient, le citoyen est amené à se dénuder quelque peu, à exposer les motifs qui l'ont conduit à se confectionner un personnage à «arôme racique». On perçoit ici un aspect de Ghelderode que les contemporains n'ont guère remarqué, tant était solide le masque du dramaturge. Que ses interlocuteurs fussent écrivains, éditeurs ou traducteurs, il se servait d'eux comme d'autant de miroirs, pour multiplier l'image qu'il voulait bien donner de lui-même.

La rumeur démocratique

Écrivain moderne conscient de son inféodation aux lois du marché, Michel de Ghelderode prend sa revanche en revendiquant le droit à l'autonomie artistique. Dans ses lettres, il fait ostensiblement fi des questions socio-politiques, même si elles l'affectent directement : «Tous les manants parlent de crise, et je me bouche les oreilles. Ce n'est pas comique...», écrit-il le 13 décembre 1931 au poète brugeois Marcel Wyseur (*Corr. II*, p.385). La dissidence affichée cache mal cependant la rhétorique par laquelle l'épistolier semble couvrir les enjeux véritables (institutionnels) du voile de l'indifférence. Tout comme il nie toute prétention nobiliaire dans sa requête à Janson, alors qu'il tient mordicus à sa particule ², Ghelderode feint de dédaigner les intrigues qui agitent le monde littéraire, en particulier celui de la capitale, qu'il dit peuplé de «journalistes équivoques, [de] romanciers à rebrousse-poil, [de] gardes-civiques de l'encrier, [de] snobs au cul en tire-bouchon [et d']instituteurs inspirés, tous saliveurs, cracheurs, bègues, borgnes, puants,

² Voici un exemple parmi cent, pris dans une lettre du 12 décembre 1929 à Wyseur : «[...] j'écirai, moi Michel de Ghelderode, que notre majesté le Roi ne tardera pas à anoblir comme il se doit, j'écirai, dis-je, la grande œuvre de ma vie : Les sept péchés de la Flandre et du Monde...» (*Corr. II*, p.195). Plus révélateur encore est l'échange à propos des armes (de la famille Martens de Bassevelde, dont Ghelderode serait issu) qui devaient figurer sur la chevalière que Wyseur voulait offrir à son ami. Sur ces généalogies fantaisistes, on lira Roland BEYEN, *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque. Essai de biographie critique*. Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1971, pp.55-63.

glaireux, venimeux, cafards»³. Non content de se mettre sur le dos le milieu bruxellois, Ghelderode s'en prend à la Belgique tout entière. Rien n'a aussi souverainement déplu à ce royaliste convaincu, faut-il croire, que les célébrations entourant le Centenaire de l'Indépendance en 1930. Voici ce qu'il confie le 22 mai de cette année à son ami Wyseur :

*Avec dignité, oui, je reste en mes appartements, d'où je ne serais jamais sorti si j'avais pu pressentir de quelle viande étaient faits ce peuple centenaire et les ventri-
loques qui le dirigent ! Comme pourceau vomissant, je rejette art belge et poli-
tique, et jamais je ne retournerai à mon vomissement — Car je deviendrai pour-
ceau ailé dans les solitudes d'azur et si loin que je n'entendrai plus ni la braban-
çonne ni le vlaamsche leeuw, ni les hoquets des banquets officiels, ni les accroupis-
sements des journalistes, ni l'immonde rumeur de nos démocraties modernes... Je
me bâtirai en les airs une cité à mon rêve où je vivrai avec de poétiques esprits,
hors toute durée, et ne touchera à ma plume que pour des besognes parfaites et
nécessitées par le seul désir de mon cœur. Il me suffira d'avoir en les Flandres
ignorées et belles seulement par la vertu de ses morts anciens et de ses poètes
vivants, d'ultimes amis, voués comme moi à l'exil parmi les vilains et les cro-
quants de cette nation en chaleur*⁴.

Délirante en apparence, cette logorrhée cache en fait un univers idéologique structuré autour de quelques oppositions dichotomiques. L'auteur de la lettre souligne le fossé entre la «dignité» des «appartements» privés (on aura noté le pluriel aristocratique) et la «rumeur immonde» qui monte des rues. À l'antithèse entre le passé valorisé et le présent méprisé s'en superpose une autre, opposant l'ici vécu à l'ailleurs rêvé. La Belgique officielle est régurgitée, écartée au profit de Flandres intemporelles (revoilà le pluriel archaïque), «ignorées» et pourtant «belles». Au pourceau vomissant sur l'art belge fait écho le pourceau ailé qui s'envole vers les cieux plus cléments de «Breugellande», du *Pays de Cocagne* (1567) que peignit jadis Pieter Breughel l'Ancien.

La Flandre contemporaine paraît en effet trop revendicatrice au goût de Ghelderode, qui la dit «ridiculisé[e] par des lunatiques vociférateurs, gugusses en noir et jaune, bonimenteurs au poil vilain, gens de foire, tétaniques et toute racaille sans poésie ni tradition ni orgueil ni grandeur, sentant la crotte et la

³ Lettre du 15 février 1930 à Wyseur, *Corr. II*, p.226. Ces invectives non seulement préfigurent celles que déversera le capitaine Haddock dans *Le Crabe aux pinces d'or*, mais font écho à la verve, notamment épistolaire, d'un James Ensor. Voir Pierre ALECHINSKY, «Ensorilèges», dans Jacques SOJCHER (dir.), *La Belgique malgré tout*. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1980, pp.1-7.

⁴ *Corr. II*, pp.249-250. Dans la première lettre (datée du 24 février 1934) qu'il envoie à Wyseur après l'accident mortel d'Albert Ier à Marche-les-Dames, Ghelderode fait étalage de ses sympathies dynastiques : «J'aime les rois (c'est atavique) et leur suis fidèle jusqu'à la besace. Le feu Sire était un bien rassurant soliveau dans notre mare, et je ne suis pas de ces vaines grenouilles qui réclament autre chose» (*Corr. III*, p. 238).

poudre à punaise !» (*Corr. II*, p.199). Le peuple qui vient de parler aux élections parlementaires de 1929 ne se rachète guère que par ceux qui firent autrefois sa gloire : ses peintres, ses poètes, ses guerriers. «Que reviennent Breydel et Artevelde chasser ces croquants de nos plaines patriales, et restituer aux seuls artistes les villes mortes et les Bruges où flotte encore la Fleur de lys...» (*ibid.*). Peut-on souhaiter formulation plus ambiguë et en même temps plus révélatrice ? Dans l'imaginaire populaire que se plaît à réactiver Ghelderode, Jan Breydel et Jacob Van Artevelde représentent les villes médiévales de Bruges et de Gand, qui firent toutes les deux l'objet d'un investissement symbolique considérable au XIX^e siècle. Selon la relecture romantique des événements proposée par Henri Conscience dans *Le Lion des Flandres* (1838), Breydel et De Coninck, deux maîtres des guildes brugeoises, auraient mené la populace vers une victoire éclatante sur la cavalerie française dans la bataille dite des Éperons d'or, le 11 juillet 1302. On voit mal alors pourquoi ils viendraient prêter main-forte aux «léliards», aux partisans du roi de France retranchés derrière les murs de leur ville, comme le suggère Ghelderode⁵. Leur contemporain Van Artevelde, quant à lui, fit basculer la Flandre dans le camp anglais lors de la Guerre de Cent Ans ; il n'est donc guère plus susceptible d'avoir arboré la fleur de lys, d'autant que son pays serait bientôt incorporé au duché de Bourgogne...

Cette parenthèse est nécessaire pour faire comprendre à quel point l'épistolier détourne certains arguments doxiques. En parlant des «villes mortes», derrière lesquelles on devine l'intertexte romanesque de Georges Rodenbach (*Bruges-la-morte*) et de Franz Hellens (*En ville morte*), il espère couper court aux nationalistes pour qui les «fransquillons» n'étaient pas des Flamands à part entière. Il ne faut pas oublier qu'entre 1932 et 1935, au moment même où Ghelderode s'ouvre à Wyseur, plusieurs lois sont votées qui introduisent dans l'administration, dans l'enseignement, dans l'armée et dans le pouvoir judiciaire le principe de l'unilinguisme territorial : *cujus regione, ejus lingua*. En établissant ainsi deux grandes

⁵ Le 14 mai 1934, il reviendra sur cet épisode épique : «Et bonne surprise d'apprendre que tu [Wyseur] chatouilles la plume et l'écrivoire pour écrire [sic] une chronique sur la vaillance des Kerels de l'an 1302... Schilder [sic] en vriend ?!... Lion bouffant de la fleur de lys en salade... noble ville, noble race, beau sang, grande histoire !... Tu me feras lire ces lignes, mon fils, toi qui es de Comynes comme l'autre, et chasse donc de race...» (*Corr. III*, p.253). *Le schibboleth* des Matines brugeoises, *Schild en vriend*, figure encore dans les billets du 10 mars et du 28 mai 1936, ainsi que dans une lettre au graveur flamand Jac Boonen du 21 mars 1936 (*Corr. IV*, p. 43, 45 et 74, respectivement). Notons que cette même année eurent lieu des élections législatives dont les partis fascistes sortirent sensiblement renforcés. Bien qu'il prétende avoir voté pour le Vlaamsch Nationalistisch Verbond, dit VNV (*Corr. IV*, p. 75) et qu'il lui arrive d'utiliser leur slogan *Los van Frankrijk !* [Détachés de la France !] (*Corr. IV*, pp.90, 101), Ghelderode prend vite ses distances par rapport aux parlementaires flamingants (*Corr. IV*, p.142). Après un bref moment de sympathie, il retourne à sa marotte, comme l'illustre une lettre du 21 décembre 1936 à Paul Neuhuyss : «Sois philosophe, ami... Ce peuple n'est plus rien et on lui donne tout. C'est nous, les poètes, qui avons tort, encore une fois, et qui avons rêvé trop grand. La canaille reste ce qu'elle est, de quelque passé magnifique qu'on la rende héritière. La Flandre vivra dans quelques livres ou chants, dans nos visions — exclusivement» (*Corr. IV*, p.128).

communautés symétriques, l'une francophone, l'autre néerlandophone, on marginalisait les minorités de chaque région, puisque les Wallons d'expression flamande (1,2%) et les Flamands de langue française (4,0%) recensés en 1930 ⁶ n'existaient plus pour la loi. Ces derniers surtout, plus instruits et mieux nantis que les ouvriers flamands concentrés dans les bassins industriels de Wallonie, protestèrent vivement contre des mesures qui devaient sonner le glas de leur pouvoir symbolique ⁷. Car la fraction démographique en question fournit d'importants contingents d'écrivains aux «lettres belges de langue française», dont ils représentaient la quintessence à cause du mélange latino-germanique qu'ils étaient censés incarner. Or, au fur et à mesure que s'effrite la psychologie de «l'âme belge» (Edmond Picard) et que la Belgique se scinde en deux, ces mêmes auteurs feront figure d'anachronismes. Petit à petit, la fréquentation obligatoire d'écoles néerlandophones aidant, les Flamands «désert[eront] la littérature en langue française, lui ôtant les puissantes originalités dont ils l'avaient dotée»⁸.

Certains toutefois, déterminés à ne pas se laisser couper le champ littéraire sous la plume, opposeront une résistance tenace au changement. Il en va ainsi de Michel de Ghelderode, un Bruxellois qui s'est fabriqué d'imaginaires attaches au pays idéalisé de sa mère. Rien que son pseudonyme contient tout un programme. Alors que *Martens* représentait à ses yeux l'identité hybride des Bruxellois — qu'à l'époque, un Jules Destrée n'hésitait pas à qualifier de «métis» —, *Ghelderode* sonnait décidément plus pur. Mais loin de provenir d'un fief tenu par d'illustres ancêtres, ce patronyme patricien dériverait de Ghelrode, village brabançon connu de l'auteur. Selon son biographe, le choix du pseudonyme fut la première dans une longue série de tentatives de Ghelderode «pour se construire une

⁶ Voir le tableau présenté par Kenneth D. MCRAE, *Conflict and Compromise in Multilingual Societies : Belgium*. Waterloo (Ontario), Wilfrid Laurier University Press, 1986, p.40.

⁷ Selon la vulgate historiographique, les politiciens wallons abandonnèrent les francophones de Flandre quand ils comprirent que leur reconnaissance entraînerait une acceptation officielle du néerlandais dans leur région : cf. *ibid.*, pp.28-30 ; William F. MACKEY, *Bilinguisme et contact des langues*. Paris, Klincksieck, 1976, p.77 ; Els WITTE et Jan CRAEYBECKX, *La Belgique politique de 1830 à nos jours. Les tensions d'une démocratie bourgeoise*. Trad. Serge Govaert. Bruxelles, Labor, 1987, pp.195-197. Ce discours parfois triomphaliste doit cependant être nuancé : la minorité francophone n'avait pas dit son dernier mot, comme vient de le montrer Selma K. SONNTAG, «The politics of compromise : the enactment of regional unilingualism [in Belgium]», *International Journal of the Sociology of Language*, n°104, 1993, pp.9-30.

⁸ Jean-Marie KLINKENBERG, «Le problème de la langue d'écriture dans la littérature francophone de Belgique de Verhaeren à Verheggen», dans A. VIGH (dir.), *L'Identité culturelle dans les littératures de langue française*. Pécs-Paris, Presses de l'Université de Pécs-Agence de Coopération Culturelle et Technique, 1989, p.74. Signalons toutefois que certains auteurs, et non des moindres, ont choisi la voie du bilinguisme de création. Qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur à nos publications sur ce sujet : «L'écrivain flamand et ses langues. Note sur la diglossie des périphéries», *Revue de l'Institut de Sociologie*, LII, 1990-1991, pp.115-12 ; et «La logique du plurilinguisme littéraire ou, une langue en vaut-elle une autre ?», dans Georg KREMNITZ et Robert TANZMEISTER (dir.), *Literarische Mehrsprachigkeit : Zur Sprachwahl bei mehrsprachigen Autoren*. Vienne, Internationales Forschungszentrum Kulturwissenschaften, 1996, pp.53-67.

légende ; les fables qu'il fit circuler au sujet de ses origines avaient la même fonction⁹. Cette tendance à la mystification le conduira d'abord à récuser l'argument juridique le déclarant *persona non grata* en terre flamande, ensuite à s'entourer d'écrivains flamands de marque, tous francophones : Paul Neuhuys, Marie Gevers, Franz Hellens. C'est dire qu'il se façonne, à coups de lettres, une communauté d'interlocuteurs réels à l'image de la communauté imaginée ailleurs dans la correspondance.

Un monument épistolaire

En l'occurrence, la lettre écrit plus qu'elle ne décrit le social. L'écriture épistolaire permet plus que la création d'un espace intime où l'on peut donner libre cours à ses angoisses, à ses hantises et à ses haines privées. Il serait plus exact de dire que Michel de Ghelderode demeure en tout temps le metteur en scène des rapports qui se tissent dans un espace social délimité par les échanges épistolaires. À des degrés divers, ses correspondants lui servent de caisse de résonance : l'oreille bienveillante qu'ils lui prêtent importe souvent plus que le contenu de leurs réponses. En témoigne la fermeté avec laquelle Ghelderode garde ses distances, physiques aussi bien que psychologiques, afin de nourrir le côté légendaire de son personnage. Combien de fois ne dit-il pas à Neuhuys qu'Anvers est trop loin, combien de fois ne retarde-t-il pas ses visites brugeoises, préférant remémorer ses rares rencontres avec Wyseur ? Comblant l'attente du destinataire en lui rappelant l'absence de l'expéditeur, la lettre non seulement resserre les liens d'amitié mais, à défaut de contacts directs, favorise l'éclosion du mythe. Rares sont ceux qui, comme Henri Vandeputte, osent rappeler à Ghelderode, quand ce dernier leur fait faux bond : «Écrire c'est bien, se voir c'est plusse [sic] meilleur»¹⁰. La plupart des correspondants paraissent contents du rôle subalterne que leur fait jouer le metteur en scène. Dans l'échantillon analysé, l'exemple le plus éloquent d'une telle attitude est sans contredit celui de Marcel Wyseur, un poète jadis prometteur — Verhaeren avait signé la préface de son premier recueil — mais dont le capital symbolique fond à vue d'œil. Au fil des ans, notre épistolier lui fera successivement miroiter une monographie, un numéro de revue et une décoration, projets qui avorteront tous sans que Wyseur en prenne ombrage. Avec cet homme d'une autre époque, de douze ans son aîné, Michel de Ghelderode échange des missives dont se dégage un consensus réactionnaire, basé à la fois sur le ressentiment et sur un curieux complexe de supériorité :

Nous allons vers un temps de crétinisme total. [...] Fanatisme nouveau... intolérance... Bêtise... Règne du grotesque... Où es-tu, vieille Flandre des poètes et des com-

⁹ Roland BEYEN, *Ghelderode ou la hantise du masque*, op.cit., p.66.

¹⁰ Lettre du 3 août 1934 d'Henri Vandeputte à Ghelderode, *Corr. III*, p. 268. Cette propension des lettres à se substituer partiellement à leur expéditeur a été étudiée par Vincent KAUFMANN, *L'Équivoque épistolaire*. Paris, Minuit, 1990.

*muniers ?... Hélas !... Moi aussi j'ai cru ces dernières années à une renaissance artistique des Flandres... j'ai fait bien des concessions même !... Foutaises et contre-foutaises !... Marcellus, soyons fiers et méprisants. Mais prends garde... Nous serons les premiers trahis !... [...] Et dire que les vrais Flamands, les anciens, les derniers, c'est nous ; ce n'est que nous... le vieux génie perpétué, la vieille grandeur, la bonne vieille race...*¹¹

Le ton est celui de la nostalgie, mais d'une nostalgie souvent teintée d'utopie : « nous perpétuons (et cela ne regarde que nous) », écrit Ghelderode en avril 1932, « le beau mensonge d'une Flandre [...] spectrale, irréaliste »¹². Toutefois, fondant sa cité utopique sur un geste d'exclusion (« les vrais Flamands, les anciens, les derniers »), il s'identifie surtout à ceux qui ont chanté la Flandre en français : « Non seulement les cendres de Claes, mais celles de tous nobles ancêtres battent sur mon cœur : Marnix [de Sainte-Aldegonde], Ogier, De Coster, Lemonnier, Verhaeren, Eekhoud — dont j'espère bien continuer la lignée » (*Corr. III*, p. 102). S'il fallait l'en croire, l'épistolier ferait partie d'une catégorie paradigmatique (« hors toute durée »), non d'une série contextuelle et contingente. Dans l'allusion à l'incinération de Claes, on reconnaît ainsi le leitmotiv de *La Légende d'Ulenspiegel* (1867), livre qui quittait rarement le chevet de Ghelderode. Le truculent roman de Charles De Coster s'avère en effet une clef de lecture pour cette correspondance, laquelle en calquera jusqu'au style. Tandis que telle touche archaïsante (l'élimination de l'article, le choix de « en » pour « dans », la multiplication des coquetteries dans la graphie et le choix des suffixes, certaines inversions du verbe et du sujet) sert à dépayser le lecteur, l'emploi d'un petit nombre de lexèmes flamands relatifs aux plaisirs de la table et de l'alcôve crée une illusion

¹¹ Lettre du 9 février 1931 à Wyseur, *Corr. II*, p. 293. Malgré une certaine parenté sur le plan lexical, la haine ghelderodienne se démarque du dégoût flaubertien par sa dimension politique. Voici ce qu'écrivait Flaubert à Tourgueneff, le 13 novembre 1872 : « J'ai la tristesse qu'avaient les patriciens romains au IV^e siècle. Je sens monter du fond du sol une irrémédiable Barbarie. J'espère être crevé avant qu'elle n'ait tout emporté. Mais en attendant, ce n'est pas drôle. Jamais les intérêts de l'esprit n'ont moins compté. Jamais la haine de toute grandeur, le dédain du Beau, l'exécration de la littérature enfin n'a été si manifeste. / J'ai toujours tâché de vivre dans une tour d'ivoire ; mais une marée de merde en bat les murs, à la faire crouler. Il ne s'agit pas de politique, mais de l'état mental de la France » (Gustave FLAUBERT, *Extraits de la correspondance ou Préface à la vie d'écrivain*. Éd. Geneviève Bollème. Paris, Seuil, 1963, p. 254).

¹² *Corr. III*, p. 71. Dans plusieurs missives résonne l'*ubi sunt* des plaintes anciennes : « Où sont les ripailles flamandes de nos aînés !... Triste temps que le nôtre... Joyeuse démocratie !... La race fout le camp !... » (à Wyseur, le 1^{er} novembre 1929, *Corr. II*, p. 178). « Où étaient les liesses d'antan, breugheliennes, ou simplement à la façon brugeoise telle que nous les pratiquons. Que n'étais-je en ton steen, ou par les ruelles de ta bonne ville, ou encore avec toi chez quelque gouge de haute futaie. Ou que lisions-nous poèmes en buvant l'hydromel et fumant tes exquis cigares de diplomates... En cette nuit, où je dédaignai me saouler, j'affirmai une fois de plus mon dégoût de la vie moderne, de la démocratie et de la société ! » (au même, le 6 janvier 1930, *Corr. II*, p. 206). Le 2 juin 1932, Wyseur citera carrément Villon : « Mais, las, où sont-elles les neiges d'antan ? » (*Corr. III*, p. 81).

référentielle propre à ancrer le discours. Par l'emploi de cette recette littéraire connue et reconnue dans les seuls milieux littéraires belges, Ghelderode admet cependant qu'il produit pour d'autres producteurs, qu'il fonctionne à l'intérieur de ce que la sociologie appelle un «champ de production restreinte» (Bourdieu). L'apparente autarcie de ce champ a pu faire croire à maint écrivain que la littérature était un objet purement esthétique, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner de voir Ghelderode se défilier autant que se profiler dans une correspondance entièrement vouée à l'édification d'un monument : le sien.

À la lecture du corpus ghelderodien, on se rend aisément compte que l'exercice épistolaire rapporte indirectement : non certes en espèces sonnantes et trébuchantes, mais en dividendes symboliques. Quand Émile Lecomte, le directeur de *La Nervie*, propose de lui consacrer un numéro spécial, l'auteur d'habitude si farouche mord à l'hameçon, comme le montre ce billet en date du 11 décembre 1931 :

Je me suis mis à l'ouvrage tout aussitôt. N'écrivez à personne ; je m'en charge. Le numéro vous arrivera complètement établi, avec extraits et documents photographiques. Je ferai de mon mieux. [...] / Merci de tout cœur !.. (Corr. II, p.381).

Et de fait, Ghelderode mettra à contribution, outre ses amis Neuhuys, Wyseur et Vandeputte, certains contacts noués jadis à Bruxelles, voire des gens qu'il connaît à peine (Robert Guiette, James Ensor), mais qu'il tient à associer à son éloge. C'est ici que son rôle de metteur en scène de la correspondance apparaît avec le plus de netteté. Dans une lettre à Paul Werrie, après avoir disqualifié ce «[s]imple accident littéraire», ce «vulgaire numéro commémoratif en forme de bouquet de fleurs (ou de couronne mortuaire)», Ghelderode fait appel à sa complicité pour en faire, à l'insu de *La Nervie*, «une page d'histoire littéraire de notre temps», «un document capital, qui trouvera sa valeur dans l'avenir»¹³. Le narcissisme de toute l'opération est habilement déguisé en un appel à la solidarité corporatiste : entre écrivains, l'on se comprend et l'on s'entraide. Pourtant, le principal bénéficiaire de cette levée de fonds épistolaire est Michel de Ghelderode lui-même ! À l'occasion de ce numéro spécial (dont la fabrication l'occupera pendant un an et demi), il confirme et étend son réseau avec une lucidité qui témoigne d'une parfaite connaissance des rouages de la machine institutionnelle.

Lundiste à son corps défendant

De ce tableau esquissé à grands traits se dégagent deux hypothèses. Elles concernent les deux versants de l'écriture épistolaire, qu'on peut considérer à

¹³ Lettre du 13 décembre 1931 à Paul Werrie, *Corr. II*, p. 384. On trouvera davantage de renseignements chez Roland BEYEN, «Ghelderode épistolier», dans Raymond TROUSSON (dir.), *Michel de Ghelderode dramaturge et conteur*. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1983, pp.153-180.

la fois comme un geste et comme un commentaire sociaux. De ce dernier point de vue, l'attitude de Ghelderode est moins idiosyncratique qu'il n'y paraît. En effet, malgré le *contemptus mundi* qu'il affiche si volontiers, l'épistolier tient un discours dont il ne serait pas difficile de montrer la perméabilité aux thématiques qui font boule de neige dans les années trente. Dans plus d'un pays européen, l'on prône à grand renfort d'images «moyenâgeuses» (le cas extrême serait l'exploitation de Dürer en Allemagne, avant et pendant l'époque nazie) un utopique retour aux sources raciales et territoriales, ces deux éléments étant plus que jamais amalgamés dans l'Ordre nouveau. À la faveur des mouvements politiques qui se multiplient depuis le traité de Versailles, l'ancien revient à la mode et le passé est projeté sur l'avenir. Or, est-il saugrenu de supposer que le passéisme exprimé par Ghelderode — dans de nombreuses lettres où il vénère une Flandre mythique qui, datant des jours de Charles Quint, dépasse en prestige la Belgique apparue au XIX^e siècle bourgeois — partage plus d'un trait avec les clichés que charrient ces discours fascistoïdes ? Certes, seul un travail patient pourrait étayer ce qui doit demeurer ici une hypothèse à peine dégrossie. Il paraît néanmoins envisageable de rattacher la phraséologie ghelderodienne au lieu commun du *Blut und Boden* qui fait alors rage dans les milieux de droite.

Ce commentaire sur un état de société se double d'une intervention directe de la part de Ghelderode sur le terrain des lettres belges. Terrain miné, il faut bien en convenir. En Belgique comme dans les pays environnants, l'on cherche alors à écrire contre la société, à rendre la sphère littéraire relativement autonome. L'écrivain moderne se doute bien pourtant que les conditions d'exercice de son art aient partie liée avec les aléas de l'histoire. Aussi tentera-t-il, à la manière du baron de Münchhausen, de «se tirer lui-même par les cheveux hors du marécage où il est embourbé» (l'image est d'Adorno ¹⁴), de s'affranchir de ce qui légitime son existence, à savoir la société. Or, la modernité belge aurait ceci de spécifique qu'elle ajoute à cette aporie d'ordre esthétique une contrainte institutionnelle dans la mesure où les auteurs y ont l'impression de se trouver «dans l'impossibilité de lier cette esthétique à une quelconque spécificité nationale»¹⁵. Alors que ses confrères du XIX^e siècle se ralliaient volontiers autour du mot de Camille Lemonnier — «être nous-mêmes, ou périr» — l'écrivain moderne fait son deuil de l'autonomie nationale, et cela au moment même où celle-ci se voit officiellement consacrée par la toute nouvelle Académie royale de Langue et de Littérature françaises. En l'absence d'une identité nationale forte, nombre de francophones se tourneront spontanément vers la France, parangon de la «nation littéraire». Ce discours de l'exil intérieur trouve son expression la plus nette dans le *Manifeste* (1937) dit du Groupe du Lundi, dont les vingt et un

¹⁴ Theodor ADORNO, *Minima Moralia : Réflexions sur la vie mutilée*. Paris, Payot, 1983, pp.72-73, cité par Michel BIRON, *La Modernité belge : Littérature et société*. Montréal-Bruxelles, Presses de l'Université de Montréal-Labor, 1994, p.19.

¹⁵ *Ibid.*, pp.193-194.

signataires se disent convaincus que «la communauté de la langue crée entre notre littérature française et celle des Français un rapport de ressemblance bien plus important que les dissemblances nées de la géographie physique et politique». À leur avis, «le caractère éminemment universel et attractif de la culture française [...] réduit au minimum, entre les littératures des deux pays, les nuances de la sensibilité»¹⁶. À une époque de dépression qui voulut voir une panacée dans le protectionnisme («Achetez belge !»¹⁷), un tel appel à l'ouverture des frontières avait d'évidentes connotations socio-économiques, voire contenait une critique implicite de la politique culturelle menée en Belgique. Jean-Marie Klinkenberg a bien vu que le raisonnement lundiste se laisse traduire en termes d'économie libérale. Une fois que l'on a accepté, ce qui ne va pas de soi, que «la littérature française constitue un marché, où les lois de l'offre et de la demande créent un équilibre producteur de qualité», la conclusion qui sera celle des lundistes coule de source : «Toute forme de protectionnisme [...] provoquera inévitablement la baisse de la qualité»¹⁸. Les premières victimes d'une éventuelle fermeture des marchés seraient bien sûr les Flamands d'expression française, dont la survie littéraire dépend justement de la libre circulation des biens sur les marchés extérieurs à la Flandre, désormais recroquevillée sur elle-même. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'ils forment la majorité des signataires du *Manifeste*, ni qu'ils aient parfois tendance à considérer leur lieu de naissance comme un accident géographique. Telle est la position du Gantois Franz Hellens (l'un des principaux instigateurs du Groupe du Lundi), lequel écrirait sans sourciller, quelques années plus tard : «Dans la géographie littéraire, la Belgique forme une province au même titre que les autres provinces françaises»¹⁹.

Le «rattachisme», version belge de l'irréductibilisme, n'était pas une alternative valable aux yeux de Michel de Ghelderode, que la correspondance nous montre sous un jour très peu jacobin. Lors de son premier voyage à Paris, il dit étouffer «faute d'air flamand». La France moderne n'est pas plus à la hauteur de ses attentes aristocratiques que la Belgique centenaire ; elle manque également de «civilisation». Et d'écrire à Marcel Wyseur, le 4 avril 1930 : «C'est [Léon] Daudet qui a raison... Ça sent la charogne ici ! La foule y est aussi laide qu'ailleurs, et compte autant d'imbéciles... Où est la vieille France ?...» (*Corr.* II, p.233). De surcroît, à l'époque, Ghelderode se méfiait d'Hellens, qu'il traitait vertement de

¹⁶ Groupe du lundi, *Manifeste*. Bruxelles, Van Doorslaer, 1er mars 1937, pp.2-3.

¹⁷ Slogan cité par Els WITTE et Jan CRAEYBECKX, *op.cit.*, p.216.

¹⁸ Jean-Marie KLINKENBERG, «Lectures du Manifeste du Groupe du Lundi (1937)», dans Raymond TROUSSON et Léon SOMVILLE (dir.), *Lettres de Belgique. En hommage à Robert Frickx*. Cologne, Janus, 1992, pp.105-106. Le texte du *Manifeste* se lit comme suit : «Le danger des campagnes en faveur du livre belge et des écrivains belges, campagnes qui portaient à coup sûr d'un louable sentiment, a été de mettre l'accent sur le mot «belge» dans l'expression «écrivains belges», alors qu'il aurait dû être mis sur le mot «écrivain»» (*op.cit.*, p.4).

¹⁹ Franz HELLENS, «Introduction» à Raymond BINDELLE (dir.), *État présent des lettres françaises de Belgique*. Dison, À l'enseigne du plomb qui fond, T.1, 1949, p.11.

«plat vassal des Français, raté de premier ordre, remarquable camoufleur»²⁰. Certes, il changera d'avis à son sujet et finira par chanter ses louanges (*Corr. IV*, pp.122-125). Il assistera même aux réunions du Groupe du Lundi, quoique sans participer aux discussions dont le *Manifeste* se fait l'écho. La contradiction n'en est pas moins patente entre le ton de ce dernier texte, au bas duquel Ghelderode a apposé sa signature, et le discours développé dans ses lettres. Elle ne s'explique que si l'on se rappelle que les lundistes s'adressent avant tout à leurs compatriotes et ne prêtent allégeance qu'à ce que Ghelderode pouvait lui-même mythifier dans «la vieille France». N'oublions pas enfin que les rencontres lundistes ont sans doute permis au dramaturge de nouer de nouveaux contacts (Hellens) en plus de raffermir les liens avec ses correspondants (Marie Gevers, Henri Vandeputte). L'examen des lettres nous invite à la prudence : prises de parole et prises de position ne coïncident pas forcément. Chez l'épistolier Ghelderode, nous l'avons vu, la résistance aux changements politiques se traduit moins par un décentrement spatial, vers Paris, que par un déplacement dans le temps, vers le (men)songe de la Flandre éternelle.

²⁰ Lettre du 17 mars 1932 à Paul Neuhuys, *Corr. III*, p. 56. Neuhuys répond le 7 avril : «Ce que tu dis de Franz Hellens est vrai jusqu'à un certain point. Je n'ai jamais aimé sa "politique" littéraire. Belgique province littéraire de la France : Merde ! Ton orgueil et mon humilité s'insurgent également là-contre ! Car nous savons trop où mène pratiquement ce fransquillonisme stérile» (*Corr. III*, p. 67).